

aurelio

picca

l'arsenal de rome
détruite



AURELIO PICCA

L'ARSENAL DE ROME DÉTRUITE

Aurelio Picca est un amoureux de Rome, mais la Rome qu'il aime n'a rien à voir avec celles des guides de voyage et du tourisme de masse : c'est la Rome des bas-fonds, celle où les garçons des rues côtoient les prostituées dans des bars louches, où les malfrats disparaissent dans les ruelles, où les conflits se règlent parfois en assassinats aux yeux de tous.

Aurelio Picca arpente sa ville et voyage dans ses souvenirs : on lira dans *L'Arsenal de Rome détruite* le récit de nuits passées dans le quartier de l'EUR, le portrait de quelques criminels qu'il a croisés et avec qui, parfois, il est devenu ami. C'est un ouvrage fourmillant d'anecdotes où se découvre l'envers de la Ville éternelle : une cité brinquebalante, à la fois maîtresse et amante, lumineuse et sale. L'auteur y démontre qu'il a bien mérité son surnom de « Henry Miller des Castelli Romani ».

Né en 1960, Aurelio Picca est romancier et poète, auteur d'une œuvre importante et célébrée dans son pays. L'Arsenal de Rome détruite est son premier ouvrage traduit en français.

« La Rome que raconte Picca dans *L'Arsenal de Rome détruite* est celle de la plèbe et des enfers, filtrée par l'imagination et le langage cinglant d'un des écrivains les plus excentriques de la scène italienne. » *La Repubblica*

L'ARSENAL DE ROME DÉTRUITE

AURELIO PICCA

L'ARSENAL DE ROME DÉTRUITE

Traduit de l'italien
par Vincent RAYNAUD

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

Titre original :
Arsenale di Roma distrutta

L'extrait qui apparaît entre les pages 62 et 77
figure dans *Addio*, roman d'Aurelio Picca (Bompiani, 2012).

Merci à Giunti Editore s.p.a. / Bompiani
pour son aimable autorisation.

© 2018 Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino

© Christian Bourgois éditeur, 2021,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04348-8

*Je ne sais s'il faut dédier ce livre
à Jules César ou à Giorgio Chinaglia,
car je les aime tous les deux.
Ou encore à Gustavo Cacini,
qui était super beau gosse.
Je crois que je vais plutôt le dédier
à tous les vieux pédérastes.*

Tu sais que les rennes
savent flairer les champignons hallucinogènes,
et qu'après en avoir mangé,
ils pissent une drogue extrêmement puissante
qu'on utilise dans les rituels chamaniques
en Laponie, en Sibérie et au pôle Nord.
Qui sait, Picca,
nous qui avons des hauts et des bas,
on pourrait peut-être en profiter ?

D'après un texto de ROSSELLA FUMASONI
(Trasteverina)

Lumière, donne-moi la lumière

Quand je l'ai vue, je ne savais pas que c'était Rome. C'était un dimanche et, dans l'air, pas un gramme de poussière ne volait. Le bus nous a déposés dans la Via Appia, à cinquante mètres de la Via del Quadraro. Sur la droite, l'Acquedotto se prolongeait en diagonale : un long train de goudron, un morceau de bois carbonisé.

La lumière du matin s'imprimait sur chaque objet. Même l'asphalte était une piste. Mais aucune voiture ou moto ne le parcourait. Le ciel très haut avait délicatement abandonné l'aube pour aller chasser le soleil de juin, j'en suis sûr.

Avec la nounou ou *servante*, dont le mari avait été assassiné une nuit, par surprise, sous un portail de San Lorenzo, je parcourais à pied la Via del Quadraro avant de traverser la Piazza San Giovanni Bosco, puis l'avenue bordée d'immeubles – des boîtes en carton tendues de linge à sécher. Ils étaient couleur fourrure de renard. Des douzaines de draps blancs,

impeccables, pendaient aux fenêtres. Un festival de lumière.

Je n'avais pas remarqué la basilique. Des années plus tard, elle me ferait penser à une centrale nucléaire, avec un dôme identique à celui de Borgo Sabotino : fantomatique la nuit, ambigu et menaçant le jour.

Tandis que je tenais la main de la nounou, j'étais aspiré par la fête sacrée des draps immobiles sur fond beigeasse. Rome était une vision. Rome est toujours une vision lorsqu'elle décide de se figer, amnésique. De s'absenter du monde. D'effacer son passé. Rome est un miracle quand elle surgit de nulle part. C'est un homme-femme nu, immense et invisible, un consul distant qui se cache, le glaive à la main. Rome est un photogramme qui capture l'éternité.

Aucune voiture ou personne ne circulait. Nous voilà donc chez la fille de Nunziata, mariée encore mineure à un brave garçon devenu plus tard officier chez les gardes forestiers et qui, des années plus tard, découvrant sa femme adultère, se jettera du septième étage d'un immeuble de l'Alberone, toujours sur l'Appia Nuova, où les gars de la bande des Marseillais, Bellicini, Bergamelli et Berenguer en tête, traînaient, plus précisément au café *Cavallini* des Colli Albani. Ce Jacques Berenguer, qui ressemblait à Franco Califano et qui était aussi rapide avec son pistolet que Nino Benvenuti avec son crochet du gauche lorsqu'il foudroya Rodríguez. Rome était merveilleuse même quand le pauvre homme se lança dans le vide, une ville d'or pur, tandis que son corps percutait le trottoir devant la rôtisserie.

Le cadavre du garde forestier était démantibulé tel un porc découpé, alors que les poulets tournaient dans la rôtisseuse et ressemblaient à de petites planètes parfumées.

Dans ces deux-pièces du Quadraro – j'étais si timide que je gardais le menton enfoncé dans mon cou –, la lumière n'avait aucune pitié : elle peignait sur les murs en laissant à l'ombre le moins de place possible afin que tout demeure inoubliable. Au salon, la nièce de la fille d'Annunziata jouait avec une poupée. Elle était grande et mince. Je suis tombé amoureux d'elle au premier regard. Et, avec elle, je suis tombé amoureux de la poupée avec laquelle elle jouait et qu'elle n'a pas voulu me prêter un seul instant.

La petite fille aussi, c'était Rome. Tout comme la poupée. Ce doit être à la suite de cette rencontre enchanteresse qu'une fois adulte, dans mes folies automobiles, j'ai commencé à installer une Barbie sur le siège du passager. Je comprends à présent que cette silhouette répétée, d'une naïveté boudeuse, était une parente éloignée de la petite fille qui fut la gardienne de la Rome de mes trois ans.

Le cri de guerre

J'étais éperdu de *Long John*, comme on appelait Giorgio Chinaglia, le buteur de la Lazio qui dormait avec ses Pantofola d'Oro pour les assouplir. Les supporters de la Roma le surnommaient Er Gobbo, «le Bossu», depuis qu'il avait marqué un but lors du derby et couru vers le virage sud, l'index pointé tel un pistolet. À présent qu'il est mort, Rome devrait verser des larmes amères. Pas seulement côté Lazio. Chez les Giallorossi également, car leur jeunesse s'en est allée. Les temps héroïques. Ils savent que c'était un adversaire barbare mais loyal, un animal de passion prêt à attirer le jeu dans le rectangle de l'ultime défi. Un type comme ça, ils n'en ont plus croisé sur leur chemin.

Né à Carrare, une ville républicaine et rebelle, puis émigré au Pays de Galles, Giorgio Chinaglia a été pour Rome une créature au sang clair, tel un de ces chrétiens illuminés, de ces camarades de classe qui reçoivent une volée de coups de baguette sur les

doigts mais sont prêts à partager leur goûter avec vous. Chinaglia était l'Archange de Rome.

Long John le *défondateur*, ultime cri de jeunesse avant les assommantes années de plomb. Devenu l'enfant chéri du Stadio Olimpico, afin que son éreintante vitalité puisse profiter à tous : supporters et adversaires. L'Olimpico de l'époque, où la lumière de Rome se posait majestueusement sur un théâtre qui, depuis, a baissé le rideau. Avec la petite colline de Monte Mario qui se dressait au-dessus d'un ciel insaisissable. C'était une Rome qui avait Belli inscrit dans son ADN. Une ville à la tête haute : bravache, servile et – nom d'un chien ! – au clin d'œil facile.

Chinaglia fut le grand amour des Laziali et le grand ennemi des Romanisti : « Mort au Bossu ! » Pleure donc, Rome ! Et souviens-toi de ta jeunesse. Ces larmes ne doivent pas être misérables, les larmes d'une fin de règne. La mort du Barbare, pour ne pas oublier que Rome a besoin de fierté, de défis, de noblesse impériale et de grandeur papale. Nous devons recommencer à nous foutre de la gueule du Monde.

Quand j'ai vu Giorgio à deux mètres de moi, j'ai voulu lui rouler une pelle, avec ses yeux bleus comme le ciel derrière Monte Mario. Les supporters de la Lazio et de la Roma se mettaient glorieusement sur la gueule pour occuper le virage *sud* ; car celle des deux équipes qui jouait à domicile prenait le virage du *sang*. Lors des derbys, c'était donc un cirque. Et comme à Rome il y a trois fois plus de supporters de

la Roma que de la Lazio, pour Lazio-Roma aussi les supporters de la Louve exigeaient d'avoir le virage sud... À l'époque, ça chauffait comme quand la mer dégueule. Quelle belle Rome livide, jaune, orange et rouge mêlés. Noire et noire. Un bleu ciel aveuglant lorsque, au Stadio Olimpico privé de l'horrible prépuce en plastique construit en 1990, en deuxième mi-temps planait sur le vert de l'herbe le bleu céru-léen de la colline de Monte Mario, où les *fous* grimpaient au pylône: pas pour voir, pour entendre le rugissement consécutif aux buts. Là, la lumière se libérait, muette, et on sentait la beauté qui vous cou-rait dans les veines.

Tassinaro était le chef des supporters *laziali*. Geppo le Fou celui des *romanisti*. Et les virages ne chantaient pas en anglais, ils chantaient: « Des coups, du sang, les ultras vous saluent bien! Des coups, du sang, les ultras vous saluent bien! Des coups, du sang, les ultras vous saluent bien! »

De beau, il n'y avait pas que Re Cecconi, tué à cause d'une blague, quand Ghedin lui a dit: « Allons chez le bijoutier! » En fermant sa boutique, celui-ci les a vus tous les deux: ils avaient le col du trench-coat relevé et il a cru que c'était un braquage. Il a alors sorti une arme et ouvert le feu. Ce jour-là, le *parachutiste* avait laissé son pistolet et ses balles à Tor di Quinto, où il s'entraînait avec ses camarades dans un champ au bord de la Via Salaria. Les armes avec lesquelles Martini, D'Amico, Chinaglia (une Winchester) et lui jouaient à abattre des bouteilles posées sur un mur,

entre un penalty et un coup franc, un match d'entraînement et une baston. À Tor di Quinto, où tapinaient les plus belles putains de Rome.

Pas seulement Re le Blond – comme le *Pupo biondo* de Claudio Villa –, mort à la suite d'un malentendu, le seul joueur qui osait faucher cette bête tavelée de Benetti, attaquant milaniste et coéquipier de Rivera. Pas seulement Frustalupi, qui non seulement était magnifique, mais réussissait des ouvertures de quarante mètres. J'en pinçais même pour Ciccio Cordova, avec son visage en triangle renversé de gamin des rues napolitain et sa touffe de cheveux en poils de balai, le centre de gravité bas, slalom et coup de canon des trente mètres. J'aimais même Cappellini, l'avant-centre de la Roma qui marquait tout juste sept buts par saison, avec son gros cul et ses pieds comme des pattes de homard. C'est incroyable, mais au fond, la haine entre Romanisti et Laziali est un grand amour. Elle l'était dans cette Rome-là. Quand les éminents, les adorés maçons communistes buvaient ensemble leur café Borghetti et se passaient des fourchetées de *fettucine*. On s'aimait, même si on ne tardait pas à se taper dessus. Lors d'un Lazio-Roma, sur le pont Duca d'Aosta, les Romanisti ont voulu me balancer dans le Tibre alors que je n'arborais même pas de drapeau bleu et blanc. Rome était magnifique quand le peintre Franco Angeli pulvérisait et mélangeait sur la toile la Louve de la Roma et l'Aigle de la Lazio. Mais c'était l'aigle impérial, il faut le souligner, l'aigle de César qui conquiert le monde.

Dans la salle de jeu clandestine à la Garbatella, j'étais ivre, mais jamais je n'aurais forcé sur la queue de billard au risque de déchirer le tapis. Je le jure. Question d'honneur. Les joueurs de billard le savent : le tapis (terrain de désespoir, de joie et de prière) ne se déchire pas, il se « respecte ».

J'ai posé la queue et laissé les boules rouler vers les bandes. Ils m'attendaient dehors dans la Peugeot 104. La voiture était vierge : achetée par Angelo à peine trois jours plus tôt (il affilait des couteaux pour Ezio et sa mère dans leur *osteria* en sous-sol à Testaccio). Et son frère Giannetto le Taré venait de la lui voler. Il y avait aussi le Délinquant, que je ne connaissais pas, et le quatrième était un ami du Délinquant qui fréquentait le *Living* à Colleferro, où il fricotait avec des gars des Parioli. Les *pariolini* et les délinquants ne se rencontraient pas qu'au *Piper* ou au 747, c'est faux. Ils discutaient aussi au *Pozzo*, au bord du lac Albano, ou au *Penny* à Frascati. Puis les pires se défiaient dans le tunnel sur des Lambretta trafiquées. Ils montaient sur les moteurs de 250 cc des carburateurs gros comme des perfusions. Quand ils fonçaient, avec le lac du Pape derrière eux et Rome devant, ils laissaient la jambe droite pendre dans l'obscurité, jusqu'au moment où la lumière les avalait, les cheveux ébourifés, puant la graisse et l'essence.

Er Bavosetto, le « Petit Baveux », celui du braquage à la gare Termini, fréquentait lui aussi le *Pozzo*.

Cette page dramatique de l'histoire criminelle romaine s'ouvre quelques minutes avant sept heures du matin. Deux policiers en civil, Pasquale Scipioni,

quarante-neuf ans, et Luigi Passadoro, trente ans, qui escortent les transports de fonds des trains à la Poste et inversement, montent dans l'express de huit heures vingt en direction de Turin pour un contrôle. Sur le porte-bagages d'un compartiment vide, ils remarquent un sac de sport bleu. Trois individus stationnent dans le couloir. Les policiers s'avancent et leur demandent si le sac leur appartient. Comme un seul homme, les trois types s'emparent du sac puis se jettent du train. L'un d'eux disparaît immédiatement entre les rames et les quais, tandis que les deux prennent le passage souterrain qui mène à la Via Giolitti, poursuivis par les policiers. Soudain, l'un des fuyards se tourne et ouvre le feu. Les policiers ripostent en s'abritant derrière la grande baie vitrée qui donne sur l'extérieur, à l'entrée du passage souterrain, et de grands impacts de balles apparaissent dans la vitre. L'un des bandits s'effondre au sol, peut-être touché. La fusillade nourrie se poursuit, les policiers entraînent le blessé à l'écart, l'immobilisent et font feu par-dessus sa tête tant qu'ils ont des munitions. Ses complices en profitent pour s'organiser : l'un se remet à quatre pattes, brandit un fusil-mitrailleur et tire une rafale, puis il saisit son camarade et le pousse vers la voiture dans laquelle ils sont censés s'enfuir, une Alfetta immatriculée ROMA L83353, tandis que les deux agents regardent impuissants le blessé qu'on hisse dans le véhicule, ils sont à court de munitions et ne peuvent sortir à découvert. Juste à ce moment, intrigué par les coups de feu, le brigadier des carabinieri Francesco Gonini arrive sur les lieux et, pensant à un

Table

Lumière, donne-moi la lumière	11
Le cri de guerre.....	15
Er Garibaldino n° 0 et Renatino De Pedis.....	31
Le Bambin Gesù adoré	37
Les Demoiselles	43
Criminels et artistes.....	63
La bite de Pasolini	73
Blanche-Neige d'héroïne habillée	81
Bruno Giordano et Francesco Totti.....	95
Underground	103
Les découpés	109
Ils vont bientôt ouvrir les cages.....	119
Les animaux du zoo ont ouvert les cages.....	131
Juif.....	137
Rome a fait tout ce que le Reste du Monde a fait, mais le Reste du Monde n'a pas fait ce que Rome a fait.....	141

aurelio
picca
l'arsenal de rome
détruite

L'Arsenal de Rome détruite Aurelio Picca



Cette édition électronique du livre
L'Arsenal de Rome détruite de Aurelio Picca
a été réalisée le 17 décembre 2020
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267043464

ISBN PDF : 9782267043488

Numéro d'édition : 2486